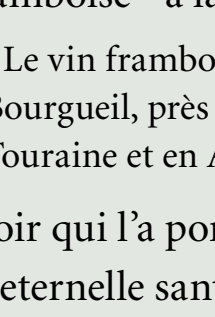


LE MELON



Michele Pace del Campidoglio (1610-vers 1670),
Nature morte avec une figure féminine (après 1650).

QUELLE ODEUR sens-je en cette chambre?
Quel doux parfum de musc et d'ambre

Me vient le cerveau resjouir
Et tout le cœur espanouir?

Ha ! bon Dieu ! j'en tombe en extase :
Ces belles fleurs qui dans ce vase

Parent le haut de ce buffet
Feroient-elle bien cet effet ?

A-t-on bruslé de la pastille ?
N'est-ce point ce vin qui petille

Dans le cristal, que l'art humain
A fait pour couronner la main,

Et d'où sort, quand on en veut boire,
Un air de framboise * à la gloire

* Le vin framboisé produit par le terroir de
Bourgueil, près des Deux-Églises, est très estimé en
Touraine et en Anjou.

Du bon terroir qui l'a porté
Pour nostre éternelle santé ?

Non, ce n'est rien d'entre ces choses,
Mon penser, que tu me proposes.

Qu'est-ce donc ! Je l'ay decouvert
Dans ce panier rempli de vert :

C'est un melon, où la nature,
Par une admirable structure,

A voulu graver à l'entour
Mille plaisans chiffres d'amour,

Pour claire marque à tout le monde
Que d'une amitié sans seconde

Elle chérit ce doux manger,
Et que, d'un soucy mesnager,

Travaillant aux biens de la terre,
Dans ce beau fruit seul elle enserre

Toutes les aymables vertus
Dont les autres sont revestus.

Baillez-le-moy, je vous en prie,
Que j'en commette idolatrie :

Ô ! quelle odeur ! qu'il est pesant !
Et qu'il me charme en le baisant !

Page, un cousteau, que je l'entame ;
Mais qu'auparavant on reclame,

Par des soins au devoir instruits,
Pomone, qui préside aux fruits,

Afin qu'au goust il se rencontre
Aussi bon qu'il a belle montre,

Et qu'on ne treuve point en luy ;
Le défaut des gens d'aujourd'huy.

Nostre prière est exaucée ;
Elle a reconnu ma pensée :

C'en est fait, le voilà coupé,
Et mon espoir n'est point trompé.

Ô dieux ! que l'esclat qu'il me lance,
M'en confirme bien l'excellence !

Qui vit jamais un si beau teint !
D'un jaune sanguin il se peint ;

Il est massif jusques au centre,
Il a peu de grains dans le ventre,

Et ce peu-là, je pense encor
Que ce soient autant de grains d'or ;

Il est sec, son escorce est mince ;
Bref, c'est un vray manger de prince ;

Mais, bien que je ne le sois pas,
J'en feray pourtant un repas.

Ha ! soustenez-moy, je me pâme
Ce morceau me chatouille l'ame ;

Il rend une douce chateleur
Qui me va confire le cœur ;

Mon appetit se rassasie
De pure et nouvelle ambroisie,

Et mes sens, par le goust seduits,
Au nombre d'un sont tous reduits.

Non, le cocos, fruit delectable,
Qui luy tout seul fournit la table

De tous les mets que le desir
Puisse imaginer et choisir,

Ny les baisers d'une maistresse,
Quand elle-mesme nous caresse,

Ny ce qu'on tire des roseaux
Que Crète nourrit dans ses eaux,

Ny le cher abricot, que j'ayme,
Ny la fraise avecque la crème,

Ny la manne qui vient du ciel
Ny le pur aliment du miel,

Ny la poire de Tours sacrée,
Ny la verte figue sucrée,

Ny la prune au jus delicat,
Ny mesme le raisin muscat

(Parole pour moy bien estrange),
Ne sont qu'amertume et que fange

Au prix de ce melon divin,
Honneur du climat angevin *.

* Les melons de Mazé, village à cinq
lieues d'Angers, sont encore fameux.

Que dis-je, d'Anjou ? je m'abuse ;
C'est un fruit du crû de ma muse,

Un fruit en Parnasse eslevé,
De l'eau d'Hyppocrène abreuvé,

Mont qui, pour les dieux seuls, rapporte
D'excellens fruits de cette sorte,

Pour estre proche du soleil,
D'où leur vient ce goust nomppareil :

Car il ne seroit pas croyable
Qu'un lieu commun, quoy qu'agreceable,

Eust pu produire ainsi pour nous
Rien de si bon ni de si dous.

Ô vive source de lumiere !
Toy dont la route coustumièrre

Illumine tout l'univers ;
Phœbus, dieu des fruits et des vers,

Qui tout vois et qui tout embrasses,
Icy je te rends humbles grâces

D'un cœur d'ingratitude exent,
De nous avoir fait ce present ;

Et veux, pour quelque recompense,
Dire en ce lieu ce que je pense

Et de ce melon et de toy,
Suivant les signes que j'en voy.

Mais que tandis, ô chère troupe,
Chacun laisse de repos la coupe,

Car ce que je vous vay chanter
Vaut bien qu'on daigne l'escouter :

Après que Jupiter, avecque son tonnerre,
Eut fait la petarrade aux enfans de la terre,

Et que les dieux, lassez, revindrent du combat
Où Pan perdit ses gands, Apollon son rabat,

Mars l'un de ses souliers, Ballas une manchette,
Hercule, par un trou, l'argent de sa pochette,

Mercuré une jartiere et Bacchus son cordon,
Pour s'estre, dans les coups, jettez à l'abandon ;

Après, dis-je, ce chocq, où l'asne de Silène,
Aux plus mauvais garçons fit enfin perdre haleine,

Par l'extrême frayer que sa voix leur donna,
De quoy le ciel fremit et l'enfer bourdonna ;

On dit qu'il fut conclu qu'en signe de victoire
Tout le reste du jour se passeroit à boire,

Et que chacun d'entr'eux, fournissant au banquet,
Apporterait son mets troussé comme un paquet.

Soudain, de tous costez sur l'Olympe se virent
Plats deçà, plats delà, que les Nymphes servirent,

Le bras nud jusqu'au coude et le sein decouvert,
Orné de quelque fleur avec un peu de vert.

Ce dieu qui des premiers autorisa l'inceste,
Devant qui les plus grands de la troupe celeste,

Plus petits que cirons, de peur de le fâcher
N'oseroient seulement ny tousser ny cracher ;

Laudacieux Jupin, pour commencer la dance,
Et presenter à l'œil dequoy garnir la pance,

Fit apporter pour soy, dans un bassin de pris,
Quantité de gibbier que son aigle avoit pris.

La superbe Junon, qui dans une charrette
Que des pans font rouler, fait souvent sa retraite

En l'empire incertain des animaux volans,
Prit de la main d'Iris un bouquet d'ortolans

Qui fleurissoit de graisse, et convoit la bouche
À luy donner des dents une prompte escarmouche,

Durant qu'il estoit chaud, et qu'il s'en eshaloit
Un gracieux parfum que le nez avaloit.

Le compere Denis, à la trogne vermeille,
Qui veut tousjours chiffler, mesme quand il sommeille,

Rendait de son pouvoir Gasnède esbahy,
Voulut que le nectar fist place au vin d'Ay,

Dont il fit apporter par ses folles Menades,
Qui faisoient en hurlant mille pantalonnades,

Cinquante gros flacons remplis jusques aux bords,
Pour le plaisir de l'ame, et pour le bien du corps.

La deesse des fours, des moulins et des plaines,
Où l'œil du bon Pitaut voit l'espoir de ses peines ;

Celle qui, s'esclairant de deux flambeaux de pin,
À force de trotter usa d'escarpin

En cherchant nuit et jour la domzelle ravie,
Cérés au crin doré, le soustien de la vie,

Munit les assistants, au lieu de pain-mollet.
De biscuits à l'eau-rose, et de gâteaux au lait.

Celuy qui sur la mer impetueuse et fiere,
En son humide main porte une fourche fiere,

Dont il rosse les flots quand ils font les mutains,
Excitez par les vents, qui sont leurs vrais lutins,

Fit servir devant luy, par la fille de chambre
De madame Thetis, un plat d'huisîtres à l'ombre,

Et l'un de ses Tritons, non pas sans en gouter,
Du fond de l'Océan luy venoit d'apporter.

Celle qui sur un mont sa chasteté diffame,
La princesse des flots, qui comme sage-femme

Assiste à ce travail où l'on pisse des os,
Et dont elle delivre en disant certains mots ;

Diane, au front cornu, de qui l'humeur sauvage
Ne se plaist qu'aux forests à faire du ravage,

Fit mettre sur la table un fan de daim rosty,
Que d'une sauce à l'ail on avoit assorty.

Le forgeur écloppé qui fait son domicile
Parmy les pets-flambants que lasche la Sicile,

Ce beau fils qui se farde avecque du charbon,
Fit porter par Sterope un monstrueux jambon

Et six langues de bœuf qui, depuis mainte année
En grand pontificat ornoient sa cheminée

Où tout expressément ce patron des cocus
Les avoit fait fumer pour donner à Baccus.

La garce qui nasquit de l'excrement de l'onde
Pour courir l'esguillette en tous les lieux du monde,

Venus, la bonne cagne aux paillardis appetits,
Sçachant que ses pigeons avoient eu des petits,

En fit faire un pasté, que la grosse Eufrosine,
Qui se connoist des mieux à ruer en cuisine,

Elle-mesme apporta plein de culs d'artichaud,
Et de tout ce qui rend celuy de l'homme chaud.

Le boucq qui contraignit la nymphe des quenouilles
De se precipiter dans les bras des quenouilles

Pour sauver son honneur qu'il vouloit escroquer,
En l'ardeur dont Amour l'estoit venu picquer,

Pan, le roy des flusteurs, de qui dans l'Arcadie
Les troupeaux de brebis suivent la melodie,

Honora le festin d'un agneau bien lardé,
Que des pattes du loup son chien avoit gardé.

Et, bien que l'on eust creu qu'en cet acte rebelle,
La vieille au cul crotté, la terrestre Cybelle,

Des orgueilleux geans eust tenu le party,
Auquel en demeura pourtant le desmenty ;

Elle ne laissa pas, quittant Phlegre à main gauche,
Comme mere des dieux d'estre de la debauche,

Et de leur apporter, se trainant au baston,
Des champignons nouveaux, cuits au jus de mouton.

Avecques de leurs sœurs, d'excellentes morilles,
Et des truffes encor, ses veritables filles,

Qu'un porc qu'on meine en lesse, eventant d'assez loin,
Fouille pour nostre bouche et renverse du groin *,

* Ce vers et les trois précédents, omis dans toutes
les éditions, se trouvent imprimés à part dans la
4^e partie, avec cette indication : — Quatre vers à
insérer dans le Melon, après « Des champignons
nouveaux... »

Le seigneur des jardins, que les herbes reverent,
Et Vertumne et Pomone ensemble s'y trouverent,

D'asperges, de pois verts, de salades pourveus,
Et des plus rares fructs que jamais on eust veus.

Bref, nul, en ce banquet, horsmis le vieux Saturne,
Qui, flatté d'un espoir avant et taciturne,

Du complot de Typhon savoit esté l'auteur ;
Nul, dis-je, horsmis Mars, le grand gladiateur ;

Nul, horsmis le Thebain qui charge son espaulé
D'un arbre tout entier en guise d'une gaulé ;

Nul, horsmis la pucelle aux doigts laborieux,
Qui de ceux d'Arachné furent victorieux ;

Et nul, horsmis Mercure, en cette illustre bande,
Ne vint sans apporter, par manière d'offrande,

De quoy faire ripaille, ainsi que l'avoit dit
Celuy qui sur l'Olympe a le plus de credit.

Encore, entre ceux-là, l'histoire represente
Que, si de rien fournir Minerve fut exente,

C'est pour l'amour du soin qu'elle voulut avoir
De mettre le couvert, où la belle fit voir

Mainte œuvre de sa main superbetment tissue ;
Que quand au bon Hercule avecque sa massue,

C'est qu'il estoit alors, pour garder ses amis,
En qualité de suisse à la porte commis ;

Que, quant au furibond, au traineur de rapiere,
Au soudart thracien, qui d'une ame guerriere

Employe à s'habiller enclumes et marteaux,
C'est qu'il eut le soucy d'auguiser les cousteaux ;

Et que, pour le causeur à la mine subtile,
De qui la vigilence aux festins est utile,

Et qui n'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
C'est qu'il s'estoit chargé de donner ordre à tout.

Or, pour venir au point que je vous veux déduire,
Où je prie aux bons Dieux qu'ils me veuillent conduire,

Vous sçauvez, compagnons, que parmy tant de mets,
Qui furent les meilleurs qu'on mangera jamais,

Et parmy tant de fructs, dont en cette assemblée,
Au grand plaisir des sens la table fut comblée,

Il ne se trouva rien à l'égal d'un melon
Que Thalie apporta pour son maistre Apollon.

Que ne fut-il point dit en celebrant sa gloire !
Et que ne diroit-on encore à sa mémoire ?

Le Temps, qui frippe tout, ce gourmand immortel,
Jure n'avoir rien veu ny rien mangé de tel !

Et ce grand preneur, qui d'une aigre censure
Vouloit que par un trou l'on nous vist la fressure,

Mome le mesdisant, fut contraint d'avouer
Que sans nulle hyperbole on le pouvoit louer.

Dès qu'il fut sur la nape, un aigu cry de joye
Donna son corps de vent aux oreilles en proye ;

Le cœur en tressaillit, et les plis friands nez
D'une si douce odeur furent tous estonnez ;

Mais quand ce vint au goust, ce fut bien autre chose :
Aussi d'en discourir la muse mesme n'ose ;

Elle dit seulement qu'en ce divin banquet
Il fit cesser pour l'heure aux femmes le caquet.

Phœbus, qui le tenoit, sentant sa fantaisie
D'un désir curieux en cet instant saisie,

En coupe la moitié, la creuse proprement ;
Bref, pour finir le conte, en fait un instrument

Dont la forme destruit et renverse la fable
De ce qu'on a chanté, que jadis sur le sable

Mercuré, trouvant mort un certain limaçon,
Qui vit par fois en beste et par fois en poisson,

Soudain en ramassa la cocque harmonieuse,
Avec quoy, d'une main aux arts ingénieuse

Aussi bien qu'aux larcins, tout à l'heure qu'il l'eut,
Au bord d'une riviere fit le premier lut.

Ainsi, de cette escorce en beauté sans pareille
Fut fabriqué là-haut ce charmeur de l'oreille,

D'où sortit lors un son, par accens mesuré,
Plus doux que le manger qu'on en avoit tiré.

Là maintes cordes d'arc, en grosseur différentes,
Sous les doigts d'Apollon chanterent des courantes ;

Là mille traits hardis, entremelez d'esclats,
Firent caprioller les pintes et les plats ;

Le plus grave des Dieux en dansa de la teste,
Et le plus beau de tous, pour accomplir la feste,

Joignant à ses accords son admirable voix,
Desconfit les Titans une seconde fois.

Voilà, chers auditeurs, l'effet de ma promesse ;
Voilà ce qu'au jardin arrousé du Permesse,

Terpsicore au bon bec, pour qui j'ay de l'amour,
En voyant des melons me prosna l'autre jour.

J'ay trouvé qu'à propos je pouvois vous l'apprendre,
Pour descharger ma ratte et pour vous faire entendre

Que je croy que ce fruit, qui possede nos yeux,
Provient de celuy-là que brifferent les dieux :

Car le roy d'Helicon, le demon de ma veine,
Dans le coin d'un mouchoir en garda de la graine,

Afin que tous les ans il en pust replanter,
Et d'un soin libéral nous en faire gouter.

Ô manger précieux ! délices de la bouche !
Ô doux reptile herbu, rampant sur une couche !

Ô ! beaucoup mieux que l'or, chef-d'œuvre d'Apollon !
Ô fleur de tous les fruits ! Ô ravissant melon !

Les hommes de la cour seront gens de parole,
Les bordels de Rouen seront francs de verolle.

Sans vermine et sans galle on verra les pedents,
Les preneurs de petun auront de belles dents,

Les femmes des badauts ne seront plus coquettes,
Les corps pleins de santé se plairont aux clicquettes *,

* Se plairont à entendre le son des clicquettes
ou crecelles avec lesquelles les lépreux
avertissoient de fuir leur approche.

Les amoureux transis ne seront plus jaloux,
Les paisibles bourgeois hanteront les filoux,

Les meilleurs cabarets deviendront solitaires,
Les chantres du Pont-Neuf diront de hauts mysteres,

Les pauvres Quinze-Vingts vaudront trois cens argus,
Les esprits doux du temps pauroient fort aisés,

Maillet fera des vers aussi bien que Malherbe,
Je hayeray Faret, qui se rendra superbe,

Pour amasser des biens avare je seray,
Pour devenir plus grand mon cœur j'abaisseray,

Bref, ô melon succlin, pour t'accabler de gloire,
Des faveurs de Margot je perdray la memoire

Avant que je t'oublie et que ton goust charmant
Soit biffé des cahiers du bon gros Saint-Amant.

Le Melon.

de Marc-Antoine Girard de Saint-Amant (1594-1661),

date de 1634. Le texte de la présente publication

a été établi sur une édition de 1855.

ISBN : 978-2-89668-651-3

© Vertiges éditeur, 2018

— 0652 —

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org